

10. Nov. 1971

MUSIQUE

musiques
d'aujourd'hui
à la biennale

La Biennale de Paris est une énorme manifestation culturelle qui a groupé, du 24 septembre au 1er novembre, des artistes de quarante-huit pays, dont les pays socialistes.

Toutes les formes de l'art y sont présentes ; une large place est faite à des courants artistiques en marge des valeurs établies, et l'on prétend moins donner une idée d'ensemble d'un pays qu'offrir à des artistes, individuellement, une occasion de montrer leur production.

Le résultat en est, certes, un éparpillement de l'intérêt, et le gadget, la provocation côtoient des œuvres issues de réflexions plus profondes. Mais de ces rencontres peut naître une image plus vivante de l'art, désacralisée, où l'on trouve ce que précisément on n'était pas venu chercher.

Reste que le « happening » ne peut résoudre à lui seul les problèmes de communication avec le public, et que celui-ci a été le grand absent de cette manifestation de l'art contemporain. Outre des raisons plus profondes qui tiennent aux méfaits de la politique culturelle du gouvernement, peut-être faut-il chercher les causes de cette désaffection du public dans les trop nombreuses sollicitations dont il a été l'objet cet automne, dans les insuffisances de la publicité (aurait-on peur d'encourager à voir des manifestations subventionnées par l'Etat ?), dans la concurrence des spectacles entre eux.

Au plan des manifestations musicales, on peut dire que les six programmes, enregistrés sur bandes magnétiques et diffusés chaque jour à 13 heures, ont témoigné de l'extraordinaire diversité des inspirations en même temps que de l'internationalisme des écoles. Certains semblent encore au stade des années 50 où l'on commençait seulement à sortir des écoles sérielles ; d'autres finissent par nier toute possibilité de système sonore pour seulement faire alterner le bruit (en tant que son) et le silence. On retrouve d'ailleurs avec curiosité, en musique, quelques-unes des tendances des peintures et sculptures exposées : re-

fus des systèmes existants, soucieux de se placer par principe à contre-courant, retour à des attitudes et techniques utilisées autrefois par les surréalistes ; tous symptômes d'un certain désarroi mais aussi d'une adolescence dont on espère qu'elle n'est que l'étape nécessaire avant la maturité.

Il est juste aussi de citer quelques-uns (faute d'avoir tout entendu) des ensembles qui vont plus loin : horizons sonores (Patrice Mestral), Musiques nouvelles (P. Bartholomée, Belgique), Nuova consonanza (Marcello Parni, Italie). Ajoutons que d'illustres interprètes ont apporté leur concours, et, pour ne citer qu'eux, l'Ensemble Ars Nova, d'une virtuosité et d'un sérieux exemplaires.

Le dernier concert illustrait bien le rôle d'exposé des contradictions, d'affrontement des influences qu'assume la Biennale. « Une oraison funèbre », de Georges Aperghis, Grec fixé à Paris, autodidacte, met en pièces les pseudo-systèmes actuels avec beaucoup d'humour et finit sur une pirouette (citation de Rigoletto) qui permet de ne pas conclure. La musique de René Kœring, par contre (« Dynastie » et solo de cor en combinaison avec « Parallèle » pour bande magnétique) est plus constructive, plus proche de Boulez et Stockhausen. En quelques années, René Kœring a parcouru un long chemin qui l'éloigne des systèmes où la provocation permet la facilité. Il est question de lui consacrer une journée lors du S.M.I.P.-O.R.T.F. de l'année prochaine.

Quand bien même la Biennale ne ferait que permettre à de jeunes artistes de montrer leur production, elle serait utile. Mais, pour trouver son public, il lui faudra une plus grande rigueur de conception et d'organisation, qui fasse d'elle une manifestation plus constructive.

Jean-Louis MARTINOTY.